

# TECHNIKART

журнал, который любит книги.



**Repris  
de justesse**

Ne pas jeter sur la voie publique.

Gratuit | 16-19 mars 2018

**SPECIAL SALON DU LIVRE**



**SÉRIE NOIRE**  
*by*  
**MAURICE RENOMA**

LE DESIGNER MAURICE RENOMA  
VOUS INVITE À SON EXPOSITION  
PHOTO

« **SÉRIE NOIRE** »

« UNE MISE EN PERSPECTIVE  
DES AFFRES D'UN MONDE  
ACTUEL SURDIMENSIONNÉ ET  
SUREXPOSÉ, OÙ LES REPÈRES  
S'EFFRITENT FACE AU DIKTAT  
DE LA DÉSINFORMATION  
ANXIOGÈNE »

EXPOSITION  
DU 13 AVRIL AU 13 JUILLET 2018  
DU MARDI AU SAMEDI,  
DE 10H À 19H

BOUTIQUE RENOMA  
129 BIS RUE DE LA POMPE  
PARIS 16ÈME  
01 44 05 38 25  
[WWW.RENOMA-PARIS.COM](http://WWW.RENOMA-PARIS.COM)

# SOM-MAIRE

04  
Nicolas Rey  
Nouvelle

05  
Philippe Sollers  
Interview  
Frédéric Beigbeder  
Nouvelle

07  
Arts et littérature

08  
Hélène Villovitch  
Nouvelle  
Kyra Dupont Troubetzkoy  
Extrait

09  
Alexei Varlamov  
Extrait  
Frix Léon-Dufour  
Nouvelle

10  
Emmanuel de Waresquiel  
Essai

13  
Alexandra Litvina  
Ania Desnitskaïa  
Littérature illustrée

14  
Constanze Stypula  
L'interview audio

En couverture  
Les auteurs,  
Frédéric Beigbeder  
& Melchior

**TECHNIKART** 5 Rue Magellan 75008, Paris •  
Éditeur Fabrice de Rohan Chabot (fchabot@technikart.com) • Rédacteur en chef invité Melchior Riant (melchiorriant@gmail.com) •  
Rédacteurs en chef Laurence Remila, Rédacteurs Melchior, Louis Bretagne, Frédéric Beigbeder, Nicolas Rey, Nicolas Monier, Helena Villovitch, Kyra Dupont Troubetzkoy, Alexei Varlamov, Frix Léon-Dufour, Emmanuel de Waresquiel, Alexandra Litvina, Ania Desnitskaïa Direction Artistique Frédéric Fleury • Administrateur Laurence Gaubert • Promotion-Presses-RP Julie Peugeot • Publicité Commerciale Arnaud Laborey - alaborey@technikart.com 01 47 23 49 80 - 06 16 09 63 65 •  
Technikart est édité par la SAS YAKART au Capital de 100 000 Euros. (RCS) : 817 493 216. N° ISSN 1162.8731. Technikart est membre du réseau des Artistes Entrepreneurs depuis 1991 et de l'équipe de Recherche Art&FLUX (Art, Économie, Sciences Politiques) UMR ACTE/CNRS de Paris 1 Panthéon Sorbonne. www.art-flux.org • Ne pas jeter sur la voie publique.

twitter : technikartmag  
facebook : Technikartmag  
instagram : technikart\_mag

## JE SUIS LÀ QUAND MÊME par Frédéric Beigbeder



Cette année mon éditeur a choisi de boycotter le Salon du Livre de Paris et je suis solidaire de mon éditeur. Je n'y serai donc pas présent physiquement, mais grâce à Technikart, je suis là quand même : magie de la presse gratuite (c'est-à-dire vendue à la publicité).

**« Chez nous, on se croit libre alors que la liberté diminue d'heure en heure. Chez eux, on fait semblant d'être libre à l'intérieur de sa prison. »**

Cela me donne l'occasion de saluer nos amis les écrivains russes. Il est compliqué d'être à la fois Russe et Écrivain. C'était déjà difficile à l'époque des tsars, mais ça l'est encore plus aujourd'hui. Déjà parce qu'il faut beaucoup de confiance en soi pour oser publier après Pouchkine, Tourgueniev, Dostoïevski, Tolstoï, Tchekhov et Boulgakov. Et en outre il faut aussi composer avec la censure, ruser avec les médias, user de métaphores adroites pour critiquer le pouvoir sans en avoir l'air. Cela fait des siècles que les auteurs russes ont développé un génie de la litote romanesque et de la satire déguisée en dithyrambe.

Chez nous, on se croit libre alors que la liberté diminue d'heure en heure. Chez eux, on fait semblant d'être libre à l'intérieur de sa prison. C'est un jeu nommé : roman russe. Les meilleurs pamphlets sont ceux qui se travestissent en éloges.

Surtout ne voyez aucune moquerie dans les phrases qui suivent ! Davai aux confrères de la Grande Russie éternelle ! Vous avez de la chance de visiter un aussi grandiose Salon du Livre Libre ! Gloire aux organisateurs boycottés par Grasset ! Gloire à la France débarrassée des Femem ! Je lève mon verre à l'amitié Macron-Poutine sans les Pussy Riots, même si elles ont publié deux livres cette année ! Nasdarowie à toutes et à tous dans la plus belle des démocraties amnésiques ! Ya liubliu tibie, pizdiets !!

FB



## VODKA, MON AMOUR, par Melchior



J'ai toujours eu un faible pour les femmes qui boivent qui, comme celles qui se font des tatouages, ont le talent de faire des choses qu'elles regrettent plus tard. Je porte les regrets, comme les scrupules ; très bien.

J'ai 13 ou 14 ans et entre dans l'arène de nos soirées, la tumultueuse vodka. Elle a mis sa jolie robe et quand elle glisse dans nos verres, je la vois sourire... la salope. Les mecs deviennent drôles et bruyants, les filles, un peu perdues dans leur ivresse, se mettent à danser. C'est le début, les premières soirées. Mais petit con deviendra grand, et plus les années passeront moins le verre sera vide.

L'alcoolisme latent de toute une génération a permis la construction de l'identité par les nuisibles ; je fume des Winston Blue, je porte des Converse, et je bois, surtout, de la vodka. Je suis le mec comme tout le monde, qui ne veut ressembler à personne. Vodka tonic, une olive, une fessée et au lit.

Puis viennent les soirées chics et la bouteille de champagne, avec ses perles et ses manières, qui remplace la vodka et son arrière-goût de pomme de terre. Elle me manque mais je m'adapte. Peut-être faut-il ressembler aux riches pour le devenir... J'attends les soirs de tristesse et d'abandon pour ressortir la gueuse. Les dealers comme les putes, répondent toujours à l'appel de la soif...

**« Je suis le mec comme tout le monde, qui ne veut ressembler à personne. Vodka tonic, une olive, une fessée et au lit »**

Ce que j'aime en elle, ma muse, c'est qu'elle est impitoyable, féroce, parfois folle à lier, mais toujours à l'écoute. Ma muse, mon amour, j'épouse tes formes de Tolstoï et ton goût de petite mort.

MR



↑  
Dariusz Jasak (@myfriendario)  
Ongoing exhibition till 30th March:  
'Amsterdam: A Living Machine', SALLE PRIVÉE in  
Cornelis Schuytstraat 9, Amsterdam, Netherlands.



Nouvelle

# Nicolas Rey

Inédit

← Nicolas Rey  
© Jean-Philippe BALTEL / Au Diable Vauvert

→ Dos au mur  
DATE DE PARUTION : 2018-3-15  
Au Diable Vauvert



## Quatrième B

Dans mon casier, il y avait encore une lettre de ce pauvre Antoine. Je méprise Antoine. Antoine ne dit pas : « Viens, je t'offre un café », mais « Viens, je t'offre un petit café ». Antoine ne propose pas d'aller au cinéma mais de se faire un « petit » ciné. Antoine fait dans le « petit » comme Don Quichotte faisait dans le « grand. » Voici son mot : « Manon, Je n'arrête pas de penser à ton petit corps. Je n'arrête pas de penser à ton petit corps et à l'assurance de ta petite démarche. L'an dernier, à la piscine, il suffisait de te voir dans ton petit maillot de bain une pièce pour que le silence se fasse. Nous nous sommes tous tus l'espace d'une petite seconde. A te voir, on se mettait tout de suite à penser que l'attraction est au fond une question de génétique. Tes

dans ma chambre. Je lui ai dit que je terminais mes devoirs, que je descendais tout à l'heure. Ensuite, à pas de louve, je suis allé jeter un oeil en haut de l'escalier. Il continuait à dévorer mon oeuvre, le baltringue. Je suis arrivée l'air de rien, comme si l'avoir à quelques mètres de moi ne me faisait pas l'ombre d'une pulsation supplémentaire alors que j'avais envie de crever sur place tellement l'idée de l'embrasser me pulvérisait la carcasse. On s'est fait la bise, sur le coin des lèvres, comme à notre habitude devant ma mère. Il sentait le musc blanc que je lui avais offert mardi dernier. Ma génitrice a pris la parole. Elle sort ce soir. Elle fait virvolter sa robe, une robe censée mettre en avant un corps périmé depuis déjà pas mal temps. « Vous en pensez quoi, Gabriel ? », elle a demandé. « Vous êtes l'élégance qui aurait pris

un pain frais ou de ressembler à la perfection à un pain de campagne. Bien au contraire. Le Pain perdu, on va le choisir rassi, on le recycle, on en fait quelque chose et surtout, on ne le zappe pas pour une plus parfaite. On continue avec la même personne. Tu m'a bien entendu, Gabriel ? On continue avec la même personne. » Et surtout, on ne trompe jamais le pain perdu. Où commence l'adultère ? Au premier regard ? Au premier baiser ? A la première caresse ? L'adultère commence au premier regard : celui que votre homme ne vous accorde plus. Mon cher Gabriel, saches que si un jour je te chope avec le regard rêveur, j'irais personnellement arracher tes amygdales avec mes doigts. Ensuite, faites fondre le beurre dans une grande poêle et faites-y revenir les tranches deux à trois minutes de chaque côté. Les tranches doivent être dorées comme ta peau, au mois d'août. J'aimais te regarder dormir, en fin de journée, sur le hamac du jardin, ton visage à côté d'un gros bouquin de fac de droit. Parsemer le pain perdu de sucre de canne et servez chaud, accompagné d'une tasse de café. Maintenant, un ultime conseil. Une botte secrète. Le soir venu, utiliser de l'eau de fleur d'oranger pour vous préparer une tisane. Je sais c'est dingue mais que serait l'existence sans folie, sans fleur d'oranger et sans toi. » Trêve de sensiblerie. Je suis en train de préparer la danette pour le dessert de mon petit frère Romain, sept ans. Une danette assez particulière. Une danette « spéciale nuit tranquille et très profonde ». Une danette qui contient un cachet de Lexomil en poudre bien dilué dans le liquide chocolaté. Romain se jette dans les bras de Gabriel. Il a fait louer par sa mère trois DVD de mangas. Romain va s'endormir au premier quart d'heure du premier dessin animé. Rien qu'une poignée de minutes après la fin de sa délicieuse crème au chocolat, ma mère file les dernières instructions à Gabriel. Mais ce dernier ne l'écoute pas. Il l'observe en train de faire des gestes un peu partout mais il ne l'écoute pas. Ma mère s'en va. Je monte dans ma chambre. J'entends la voix de Gabriel : « Romain, viens avec moi dans la cuisine que l'on débarrasse la table. » D'abord, attendre que le lecteur DVD s'arrête. Ensuite, brancher les pacemakers. Je descend l'escalier. Short blanc à même la peau, short blanc à faire mourir Britney Spears en personne. Haut fushia que moi-seule, je peux porter, haut fushia qui pourrait conduire la poupée Barbie à sa véritable première dépression nerveuse. J'ai une petite frange et de grands yeux verts. Je suis le diable en personne. Et le diable marche dans le couloir et pénètre à l'entrée du salon. Gabriel se lève. Romain dort. On se regarde. Je cours vers lui. Et je l'image en train de penser : « Non, je ne rêve pas, ses pas précipités sur le parquet, cette

façon bien à elle de se jeter dans mes bras, de m'embrasser dans le cou, de serrer fort ses cuisses autour de mes hanches sans trop savoir encore pourquoi, sa peau, son odeur de lait-fraise, ses bagues et ses colliers multicolores. » En fait, je le saurais dix ans plus tard, Gabriel pensait à cette phrase d'Oscar Wilde : « Je suis heureux que vous n'ayez jamais rien fait, jamais sculpté une statue, jamais peint un tableau, jamais produit quoi que ce soit en dehors de vous-même. La vie a été votre art. Vous vous êtes mis en musique. Vos jours ont été vos sonnets. » Gabriel et moi, c'est venu tout de suite. J'avais neuf ans. Le flash exceptionnel. Le flash dès la première fois. Je suis resté impassible. Je savais très bien que si ma salope de mère me voyait rosir ne serait-ce qu'un tout petit peu, Gabriel n'aurait pas la moindre chance d'être embauché. Alors j'ai juste tendu ma main moite vers mon homme et je lui ai dit « Bonjour monsieur » en sachant déjà que l'on allait se rattraper plus tard. Le mardi suivant, je suis arrivée derrière son dos alors qu'il dessinait un clown pour Romain. C'était un clown triste. A présent, le clown est affiché dans ma chambre au dessus de mon lit. Notre passion dure depuis quatre ans. Parfois, il regarde par terre, les yeux perdus sur la moquette du salon. Je regarde les gens, il me raconte, les pauvres gens qui s'enfoncent en forniquant histoire de pondre une poussette de plus. Je pense à tous ceux qui tiennent le coup grâce au yoga, à leur fox terrier, au golf, au self du midi, à l'acupuncture, aux résidences secondaires, à la prière, à la diététique, à Jenifer, à Ibiza, à Rolland Garros, aux Bistrots Romains. Il faut tenir, les doigts crispés sur son surf, sur ses actions, sur la danse classique, sur l'hypnose, sur la dynamique de groupe. Je me souviens très bien de notre premier baiser. C'était l'an passé. J'étais resté au lit pendant toute la soirée. J'avais la grippe et beaucoup de fièvre. Gabriel venait souvent me donner de l'aspirine et prendre ma température. Sa main était tremblante lorsqu'il sortait le thermomètre de ma gorge en feu. Et puis c'est arrivé. Un baiser. Notre premier baiser sur nos lèvres brûlantes. Un instant qui s'arrache au reste, au passé, au présent, à la suite prévisible. Un baiser comme le meilleur refrain de votre chanson préférée. Un baiser comme si Dieu en personne était venu vous murmurer quelques mots d'amour. Je tremblais comme une feuille même si je m'étais toujours dit que les feuilles ne tremblaient pas et j'ai compris à cet instant-là qu'il incarnait tous mes désirs, tous mes besoins et que je pourrais tenir dans mes bras cet homme et ne plus rien faire d'autre jusqu'à la nuit des temps. En ce qui concerne la suite, je n'oserai jamais vous la raconter.

**«Fouettez les oeufs doucement au départ, avec lenteur et puis commencez à les fouetter avec des petits gestes sec et nerveux et puis de plus en plus fort.»**

gènes semblent affluer en limousine. Ton petit corps jette un trouble sur tous les esprits. Tu te déplaces avec une assurance évidente, détachée – je veux dire : avec un art consommé de l'assurance. Je t'aime Manon et la seule présence avec qui je me sente bien, c'est toi. Alors quand j'ai envie d'être seul, je pense à toi. A bientôt. Ton petit Antoine. » Du charabia, je vous dis. Du foutu charabia tout ça. Allez. On résume. Je m'appelle Manon, j'ai presque quatorze ans et je t'emmerde. Gabriel est mon baby Sitter. Gabriel, c'est ma vie, ma passion, mon hobby, ma marotte, mon mojito banane, ma religion et je pourrais continuer comme ça pendant des siècles et des siècles, Amen. Il possède de larges épaules et un tatouage sur le haut du cou. Il est venu nous garder hier soir mon petit frère et moi.

J'avais laissé mon faux journal intime sur la table basse du salon. Mon faux journal s'intitule : « La princesse des ices creams ». Gabriel s'est fait niquer comme un bleu. Je l'ai entendu dévorer les pages de mon carnet noir. Il est sans doute devenu rouge vermeille quand il a découvert ma nouvelle et fausse passion pour Jean-Baptiste, mon professeur d'EPS. En apparence, Gabriel a un côté étudiant bien comme il faut. Genre beau-fils parfait qui inspire le Baffa, la confiance absolue et les chansons de Pierre Perret. Je suis restée

forme humaine ! », a répondu ce faux jeton. Je suis déjà dans la cuisine lorsque j'entends ma mère prononcer cette dernière phrase : « Manon doit se coucher à 22h30 grand maximum et Romain à 21h00. En ce qui me concerne, je serais de retour vers une heure du matin, sauf si, enfin...(silence complice), enfin dans ce cas-là, je vous enverrais un SMS et vous avez la chambre d'ami. Bonne soirée, Gabriel ». Oui, c'est ça. Bonne soirée Gabriel et bonne soirée Maman. J'aime être dans cette cuisine. J'aime l'idée de manger et d'être mangée. Voilà mon mon rêve ultime. Je voudrais bouffer les joues de Gabriel. Je rêve de bouffer ses couilles et son cul et je rêve qu'il fasse l'inverse. Je désire me mettre à quatre pattes et me faire manger par mon homme. Je veux qu'il commence par mes orteils, puis mes mollets, mes cuisses, mes fesses et enfin mon petit trou. Je vais vous expliquer ma présence dans cette cuisine. Je ne me suis pas mise à faire du pain perdu, loin de là. Quoi que je sache faire le pain perdu. J'avais même envoyé par mail à Gabriel, la recette poétique du pain perdu. Fouettez les oeufs doucement au départ, avec lenteur et puis commencez à les fouetter avec des petits gestes sec et nerveux et puis de plus en plus fort. En ce qui concerne la recette : imbiber le pain quelques minutes plus tard dans le mélange aux œufs : il doit devenir moelleux. Voilà le génie du pain perdu. Le pain perdu se moque d'être

# Philippe Sollers



Philippe Sollers

## « Sexuellement, Macron a tout compris »

**Nous nous interrogeons sur les notions d'une sexualité « bankable », fruit d'une véritable course à la rentabilité. Qu'est-ce que cela vous évoque ?**

PHILIPPE SOLLERS : Nous avons un héros qui, à l'âge de seize ans, a eu la chance de rencontrer une femme qui avait vingt-quatre ans de plus que lui. Il a donc fait cette expérience fondamentale pour un jeune homme d'avoir affaire à une femme qui avait déjà trois enfants. Elle s'appelle Brigitte. Lui, Emmanuel. Et tous les deux sont désormais à l'adresse où vous pouvez les joindre, c'est-à-dire au palais de l'Élysée. J'estime que cette expérience précoce qui s'est tenue à l'ombre de cours de théâtre dans un lycée jésuite privé, La Providence, est tout à fait capitale pour comprendre la séduction du nouveau président et le coup d'État technique qu'il vient d'opérer. Tout jeune homme qui n'a pas fait ses classes dans cette dimension ne comprendra

rien à l'existence sexuelle et sera dépassé par les femmes qui sont en train de s'émanciper et de prendre le pouvoir. Elles le prendront d'autant plus que dorénavant la reproduction sera une pure et simple affaire technique, ce qui les soulagera de se prêter à une sexualité qui la plupart du temps les révolte, même si elles font semblant de s'en contenter. Donc je dirai : Macron a tout compris !

**Comment l'homme de lettres que vous êtes analyse les comportements amoureux ou sexuels de nos jeunes concitoyens ?**

Les jeunes gens d'aujourd'hui, s'ils sont mâles, sont d'autant plus à côté de la plaque s'ils sont hétérosexuels. D'une certaine façon, l'expansion de l'homosexualité masculine est une voie possible de cette nouvelle répartition de la séparation des sexes. Aujourd'hui, entre les sexes, c'est la guerre ! Au café, je regarde les jeunes femmes se « selfiser » l'une l'autre à

n'en plus finir. Elles se montrent leurs photos. Il n'y a plus personne pour regarder ou pour parler dans ce qu'on nommait autrefois la conversation. Il n'y plus d'Autre. Il y un narcissisme généralisé garanti par l'image de soi en train d'être consultée sans arrêt. Les garçons, eux, continueront à avoir quelque chose qui ressemble à une communication verbale. Mais le concept de drague est absolument obsolète. C'est fini ! Il s'agit de rapport entre images. L'image de soi répercutée sans arrêt par soi-même, ce qui permet une anesthésie profonde. On est dans le réglage de la communication instantanée. Et puis dans la perte de toute lecture personnelle. Cette passivité vous entraîne dans une porosité infectée par l'information constante.

**Vous dressez un bilan assez noir finalement. Cette guerre des sexes ! On a quand même le sentiment que la sexualité a connu un âge d'or aujourd'hui révolu ?**

La sexualité des jeunes gens n'est pas pauvre, elle est quasiment inexistante. Ça se donne des airs de liberté alors que la sexualité

ne peut s'exercer que dans une stricte clandestinité. Dans une stricte intimité. Dans un strict échange. Vous pouvez tout faire. Si vous pouvez tout faire, ce n'est pas la peine de le faire ! L'époque est tout à fait régressive et tout à fait réactionnaire. Vous savez qui j'ai trouvé récemment sublime comme jeune fille ? Jelena Ostapenko lors de la finale dames de Roland-Garros ! J'étais en extase ! Cette femme est sublime. J'aurais dû l'enlever ! (Rires.) Elle a vingt ans, elle est lettone. Elle est éblouissante et sensuelle au dernier degré. Surtout lorsqu'elle tape avec son revers croisé. L'avenir appartient aux jeunes femmes, les jeunes garçons sont niais. Les femmes sont très vite au courant de leurs intérêts. Au niveau planétaire, l'avenir appartient aux jeunes Chinoises. Leur pays devient la première puissance économique mondiale. Les jeunes Chinoises sont déjà d'une maturité extraordinaire et ne triment pas la vieille névrose occidentale. Elles sont dans une émancipation paritaire, sans cette religion monothéiste qui entraîne son lot de refoulements divers.

Propos recueillis par Nicolas Monier.

## Nouvelle

# Frédéric Beigbeder

Inédit

## « GIVE UP THE GHOST »

A chaque fois que je reviens à Moscou, c'est la même chose : j'ai mal à la tête le lendemain. C'est le froid qui donne soif, et les filles me volent systématiquement mon écharpe de cachemire. Je m'empiffre de zakouski pimentés, j'avale un bortsch crémeux et une carafe de vodka gelée, et elles me subtilisent mon écharpe dans le taxi ou dans la boîte. Ensuite j'attrape un rhume, je bois encore pour le soigner, puis j'oublie tout dans la neige des toilettes, au sous-sol de l'Imperia, sous le bar du Luch ou dans les cuisines du Kafka. C'est mon tribut à la renaissance de la Grande Russie : j'y égare des foulards, comme le petit Poucet semait ses cailloux. Si je n'en ai pas encore parlé, c'est par peur de passer pour un radin. Mais je commence à en avoir marre : je préférerais garder mes écharpes autour du cou, quitte à payer plus cher les caresses blondes.

« L'angoisse de l'âme humaine est terrible, inextinguible, on ne peut la

calmer, on ne peut la fuir ; devant elle sont impuissants même les paisibles couchers de soleil champêtres, même le clapotis de la mer éternelle... »

-C'est de qui ?

-Vassili Grossman.

-Connais pas.

De gros cubes de neige tombaient du ciel maussade. A travers le grillage ils évoquaient une pluie de marshmallows.

-Ok. Tu es d'accord que la Russie n'a jamais connu la liberté et ne la connaîtra jamais. C'est chiant la liberté. Ça veut dire qu'on est seul et qu'on doit se battre. La liberté c'est la guerre. La liberté c'est comme quand tu es célibataire et que tu dois séduire une femme. C'est cruel, c'est crevant et ça rend vulgaire. Pour draguer il vaut toujours mieux être déjà marié.

-Ah non, ne recommence pas avec ces conneries ! On t'a drogué ou quoi ?

-Tu es imaginaire. Je suis inventé.

Nous sommes tous deux des créations d'un écrivain français. Il nous a installés en Russie comme deux virus dans son ordinateur.

-Tu veux dire que nous n'existons pas ?

-Exact.

Et c'est alors qu'il se produisit une chose incroyable. Frédéric Beigbeder se leva de son bureau, alla dans sa cuisine se servir un verre de vin blanc qu'il avala d'un trait, avant d'enfiler sa veste et de sortir dîner. Le monde était inchangé. Nous habitons une fiction que nous prenons pour la vie. Il faisait chaud à Paris, les femmes portaient des talons hauts, Radiohead chantait « Give up the ghost ». Je me demande toujours ce que ce titre signifie.



↑ Frédéric Beigbeder et deux amies  
© Frédéric Fleury

THÉMATIQUES

POLAR, ROMANS, ESSAIS, JEUNESSE,  
BANDE DESSINÉE...

PAYS À L'HONNEUR  
**RUSSIE**

# LIVRE PARIS

SALON DU LIVRE DE PARIS

Billets en vente sur [www.livreparis.com](http://www.livreparis.com)  
et points de vente habituels

**16-19 MARS 2018**  
**PORTE DE VERSAILLES**

PARTENAIRES OFFICIELS  
**francetélévisions**

**CNI**

\* îledeFrance

THÉMATIQUE

**LES ÉCRIVAINS FACE AU MONDE**

LE FIGARO  
littéraire

l'express

LIRE:

MAIRIE DE PARIS

AVEC LE SOUTIEN DE  
LIRELARUSSIE

INSTITUT  
FRANÇAIS

UN SALON DU  
Sne  
Syndicat  
National  
des Écrivains  
de France

radiofrance

ORGANISÉ PAR

Reed Expositions

RATP

**livreparis.com**  
GRATUIT POUR LES MOINS DE 18 ANS

# Arts et littérature : Comment la littérature a influencé votre art ?

## Barbara Pravi



Quand on est auteure de chanson, la littérature est indispensable. C'est un puit sans fond de rêves et de nouvelles idées. Je n'ai pas vraiment peur de la « page blanche », parce que quand je n'ai pas d'inspiration, je lis, poésie, romans, Les Cerfs Volants de Romain Gary ou le Petit Prince de St Exupery et ça me fait voyager. C'est très important la littérature dans la musique... Elle nourrit l'imaginaire.

*Auteure compositrice  
(Nouvelle génération de la musique elle brille  
avec son nouveau single Pas grandir)*



## Arthur Simony

J'aime le travail artistique qui est profondément lié à la littérature et la poésie. J'aime citer Pessoa qui dit: « être poète n'est pas une ambition que j'ai, c'est ma manière à moi d'être seul ». Je n'ai pas décidé d'être artiste C'est venu à moi, dans ma solitude. J'ai commencé à créer parce que je ne pouvais faire autrement. Comme dans Lettre à un jeune poète de Rilke : « Mourriez vous s'il vous était défendu d'écrire? » Ou « une œuvre d'art est bonne quand elle est née d'une nécessité, c'est la nature de son origine qui la juge. » La littérature et la poésie ont une place très importante dans ma vie. Avant de peindre j'ai fait trois années de théâtre qui m'ont donné le goût des beaux textes et des mots. J'aime travailler avec des textes lumineux, avec des paroles lumineuses, avec la lumière.  
*Arthur Simony Artiste Peintre  
L'Albatros  
(Travaux autour des poèmes de Baudelaire)*

## NEW GENERATION OF ART

## Ana Zimmer



La littérature m'a donné envie de partir à la recherche de personnages et de raconter leurs histoires. Cela m'a aussi permis d'avoir une écriture imagée dans mes chansons pour que l'auditeur ait l'impression de faire partie de mon univers.

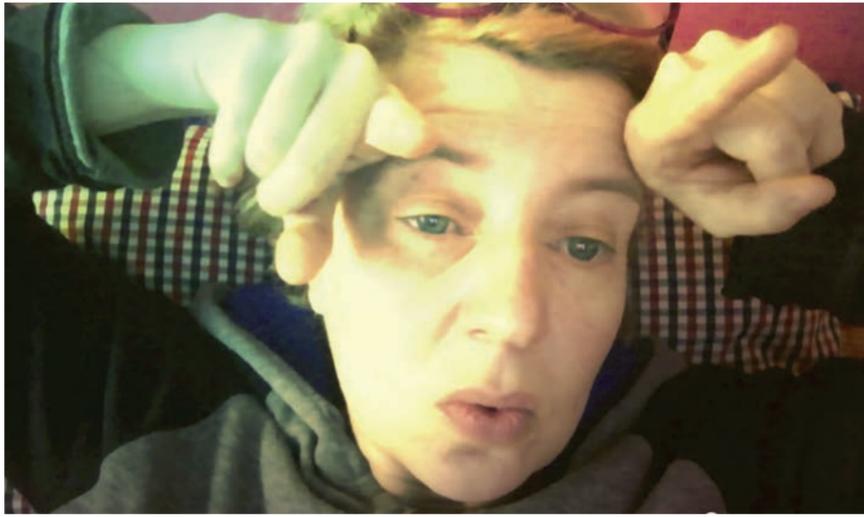
*Auteur compositrice  
(Future star internationale)*

## Hugo Barriol



La littérature comme un art. Le temps qu'il faut investir dans la création, la recherche des mots, comment conter, chanter une histoire, la sienne ou celle des autres, de faire des choix, de leurs importances. Trouver une vérité, être le plus proche sa vérité. Partager avec qui veut bien lire ou l'écouter.

*Auteur Compositeur  
(Lauréat Métro Music Awards en 2016)*



# Helena Villovitch

## La vache est une écrivaine comme les autres

Inédit

← **Heléna Villovitch** Ecrivain, journaliste pour Elle et réalisatrice, Héléna nous offre ici un peu de son imagination.

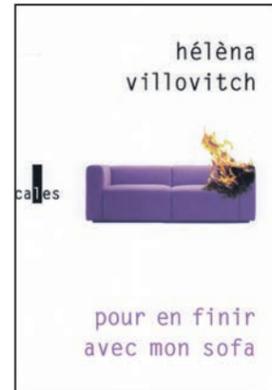
m'exposer longuement son admiration pour ma personne et les raisons qui l'avait poussé à m'élire comme leur écrivain préféré. C'était flatteur, bien sûr, mais un peu fatigant. Dans la file de mes fans, je pris d'abord Anne-Laure pour une lectrice, mais en voyant qu'elle tenait mon livre à l'envers, je compris tout. Alors, j'eus l'idée de la mettre à ma place sur le stand. Vous pouvez y aller, elle écoute beaucoup mieux que moi et, pour les dédicaces, elle vous fera un gribouillis très convaincant. Renseignements pris, d'autres animaux du Salon de l'Agriculture hanteraient les stands incognito. C'est pourquoi, chers lecteurs, si vous trouvez que sur son stand, Frédéric B. ressemble à un alpaga tandis que Nicolas R., lui, a tendance à ruminer, ne leur en veuillez pas. Maintenant que l'on ne mange plus les

animaux, il faut bien qu'ils servent à quelque chose. Pendant ce temps, les écrivains se sont remis à écrire. Il paraît qu'ils adorent ça.

Héléna Villovitch,

Par quel miracle un tel incident ne s'était-il encore jamais produit ? Depuis des années, la tenue du Salon du livre juste après celui de l'Agriculture faisait planer ce risque. Dans quelles circonstances Anne-Laure (c'est le prénom de cette vache) rata le départ pour la Normandie, ce détail demeure un mystère. Peut-être l'idylle naissante d'un éleveur bovin pour une productrice d'Armagnac produisit-elle une certaine confusion mentale au moment de l'embarquement du troupeau dans le camion du retour, on n'est pas sûr. On suppose qu'Anne-Laure survécut en

broutant de la moquette orange et en lapant l'eau des sanitaires pendant qu'on remplaçait les meules de foin par des piles de livres. Lorsqu'elle sortit enfin des toilettes, beaucoup de visiteurs et d'exposants portaient eux aussi des vêtements noirs et blancs. Elle passa plutôt inaperçue, malgré ses mamelles à l'air. C'est ainsi que je vis débarquer le bestiau sur le stand des Editions Verticales, où je dédicachais à tour de bras des exemplaires de « Pour en finir avec mon sofa », saga inspirée de ma passion pour l'ameublement lacanien. Comme d'hab, chacun des lecteurs tenait à



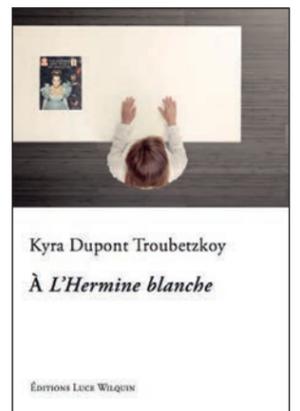
« Pour en finir avec mon sofa » (Editions Verticales, 2018)

# Kyra Dupont Troubetzkoy

Depuis son retour, Sophie le voit partout, sa présence, ses yeux verts la couvant, ce front clair, admirable, qui faisait ressortir son regard plein d'intelligence. Elle était sa ravissante petite Sonetchka, sa préférée, mais ne le dis pas aux autres ça leur ferait de la peine. Tout Paris la ramenait à son souvenir, leurs promenades le dimanche à Sainte Geneviève des Bois, leur cimetière et sa petite église au bulbe bleu, reconnaissable entre toutes. Chaque tombe avait son histoire et il les avait presque toutes suivies de près. Sa petite main serrée dans la sienne, Daddy lui racontait les militaires, les politiques, les artistes et tous les membres de la noblesse, amis, cousins, partis plus ou moins en même temps, qui n'avaient plus à espérer la fin de l'exil. De sa voix, que l'accent russe, dont il ne s'était jamais complètement départi, rendait mélodieuse, il lui relatait par le menu les détails de leurs vies uniques sans jamais être à court d'anecdotes. Lorsque la mémoire faisait tout à coup défaut, son imagination débordante prenait le relais. Avec le plus grand naturel, il lui parlait d'un monde qu'elle ne connaîtrait jamais où tous les hommes étaient destinés à devenir officiers et saluaient les dames d'un baise main sur lesquelles

les lèvres n'auraient osé se poser. De ces promenades dominicales, Sophie tenait son exigence d'absolu et toute l'exaltation qui faisait vibrer sa belle âme. Il n'y avait qu'une façon d'aimer, épique et passionnée. Son père faisait de leur vie un roman russe où leur réalité trouvait tout naturellement sa place et où se remémorer les noms de tous les personnages tenait du miracle. Il avait donné à sa fille le prénom de son ancêtre, la Duchesse de Morny. Ils faisaient partie du grand livre russe. Son père apportait tant de joie, tant de vie. Ils s'amusaient beaucoup. Rue Raymond Poincaré où ils vivaient alors, quand ils n'étaient pas invités, Alexandre et Narcisse recevaient. La mère de Sophie aimait la présence des cousins russes pour l'ambiance. Alors, entre vodka et blinis, dont Alexandre raffolait, on jouait de la guitare et de la balalaïka et l'on entonnait des chansons qui le rendaient un brin nostalgique, comme tous les autres qui avaient quitté la Russie à la révolution. La maison débordait de parents, d'amis, de relations dans le besoin. Le prince Kniazky avait brillamment réussi et il recevait généreusement ceux pour qui l'exil était plus difficile à surmonter. C'était poignant, nostalgique et parfois même larmoyant. On

espérait que les choses s'arrangeraient et l'on priait chaque dimanche à la Cathédrale Saint-Alexandre-Nevisky pour que la Vierge, le Christ, les archanges et nos Saints nous entendent. La nuit de Pâques, Paris devenait même une seconde Russie. Après la liturgie, la foule envahissait les jardins, débordaient les trottoirs de la rue Daru. On s'embrassait trois fois, le Christ était ressuscité. On ne parlait plus de la révolution et de ses drames, de la guerre civile et ses horreurs, l'exil avait fait place à la foi orthodoxe. Même Narcisse, désormais princesse Kniazky, la Française à la beauté provocante, se rendait à l'église russe tous les dimanches. A la sortie de la messe, elles discutaient chiffons avec tante Macha qui savait encore faire le point ancien que l'on trouve sur les ornements de l'église. Elle avait monté sa maison de couture et travaillait même pour Coco Chanel qui inondait ses collections de clins d'œil à la Russie depuis qu'elle avait succombé au charme du Grand Duc Dimitri Romanov. Et puis, Daddy était parti, subitement. Paris ville d'insouciance, de bonheur, des plaisirs de l'enfance était devenue celle du deuil, du chagrin et de l'argent.



A L'Hermine blanche, roman, Kyra Dupont Troubetzkoy, Editions Luce Wilquin, octobre 2017  
Journaliste et écrivain suisse, à l'occasion du Salon du Livre elle nous fait découvrir un extrait de son dernier roman.

15 MARS 2018

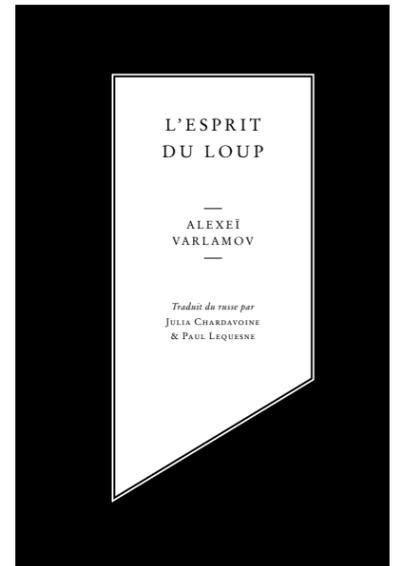
**FILS DE RIEN,  
PÈRE DE PERSONNE**

AU DIABLE VAUVERT

## Alexeï Varlamov

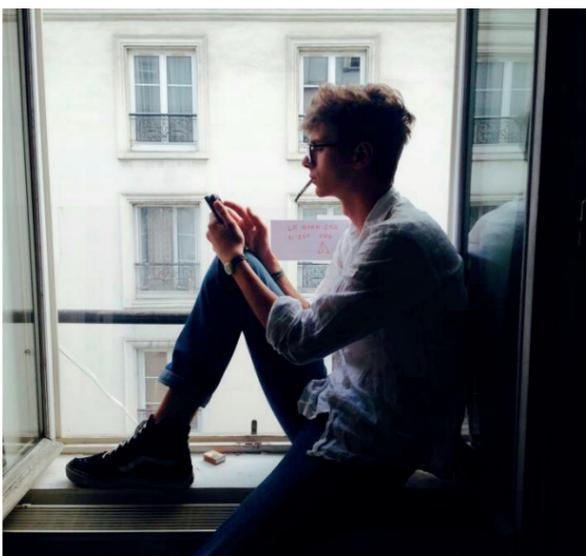
Il avait depuis longtemps noté que pendant qu'il courait les étendues de sa terre natale, le monde autour de lui restait immobile. Mais dès qu'il s'arrêtait, le monde se mettait en marche, et ce n'était qu'à cet instant que son mouvement pouvait être immortalisé. Ou bien, comme il l'avait dit un jour à Alexandre Remizov : « L'oiseau ne chante pas en vol. Pour chanter, il lui faut une branche. » Pour Legkobytov, la souche sur le versant du ravin était justement cette branche du haut de laquelle il chantait, contemplant non seulement le paysage qui se dévoilait au regard, mais aussi sa propre jeunesse indigente, rêvant de racheter le malheur de celle-ci, de ressusciter ce qui était perdu ou d'atteindre ce qui lui avait échappé. Ainsi, son petit héros n'assistait pas à la mort de son père, il n'était pas effrayé dans son adolescence par une prostituée et n'était pas renvoyé du lycée avec perte et fracas, mais le quittait de son plein gré pour partir vagabonder à travers la Russie, à la rencontre de ses mystérieux habitants; il y apprenait à connaître des gens ignorés, catéchistes, pèlerins et fols-en-Christ, voyageait de par le monde, partait en Amérique, puis revenait à Saint-Petersbourg et triomphait de la ville de l'apocalypse par cette science secrète que personne ne possède. Mais quand on l'invitait partout, qu'on l'appelait pour lui proposer de prendre la tête des conseils philosophico-religieux et qu'on l'élisait à l'Académie, il renonçait facilement à tout et retournait dans sa forêt, laissant les décadents désespérés, en proie au sentiment d'absurdité de leur vie. Pavel Matveïevitch avait choisi le titre de son roman, il savait par quoi il le commencerait et le finirait, il en connaissait tous les héros et leurs prototypes et imaginait à l'avance comment ces gens-là se reconnaîtraient, mais il ne redoutait rien ni personne — il était entré en littérature comme on entre dans l'arène — cependant quelque chose ou quelqu'un le décourageait et l'empêchait d'écrire son livre, il se heurtait constamment à un regard perçant comme on se heurte à une branche dans la forêt, et tous ses rêves se dissipaient alors comme fumée de poudre à canon, et il devenait clair que le coup était manqué, soit que la cible n'eût pas été touchée, soit qu'un seul plomb tiré par l'élégant fusil de dame se fût logé dans le corps d'oiseau inconnu et que celui-ci

se fût envolé, en taisant sa rancœur contre le chasseur. Et Legkobytov reculait avec dépit, cependant il n'abandonnait pas l'entreprise et attendait son heure, sans rien oublier ni pardonner de son propre passé. À Oulia la proscrie, le temps paraissait long, inutile, superflu, comme en sa petite enfance. Il semblait qu'un mois fût passé, et ce n'était qu'une semaine. Elle avait beaucoup erré, seule, à travers la grande ville, et son sentiment à son égard commençait à changer. Elle se surprenait à penser qu'elle ne connaissait rien de Saint-Petersbourg (elle ne s'habitait toujours pas à son nouveau nom) car son univers s'était limité jusqu'alors aux quelques rues et places voisines de sa maison et du lycée, alors que l'immense espace s'étendant au-delà de leurs frontières restait ignoré d'elle. À présent ses jambes parcouraient tous les quais et les îles. Elle scrutait avidement les visages des passants et un nouveau sentiment naissait en son cœur à ces heures-là. Elle aimait à observer les enfants et les vieillards, elle jetait des coups d'œil par les fenêtres des immeubles, elle avait envie de tout connaître, de tout apprendre et éprouver. Qui était cette femme à hautes bottes qui marchait d'un pas pressé dans la rue des Millionnaires ? De quoi parlaient ces deux messieurs de la rue Italienne, et pourquoi cette fillette pleurait-elle sur le quai des Anglais ? Le vieillard assis près de la cathédrale Saint-Vladimir avait-il une famille ? Et ces femmes aux yeux inquiets qui arpentaient la perspective Nevski, d'où venaient-elles, où allaient-elles ? Oulia ne voulait plus fuir les gens, à présent ils l'intéressaient. C'était comme si elle cherchait quelqu'un ou quelque chose, et sans aller jusqu'au bout de cette idée, elle devinait confusément qu'elle était à la recherche de sa mère, censée habiter quelque part dans cette ville. Elle devait la retrouver, mais sa mère n'était nulle part, ou plutôt sa mère la regardait quand elle avait le dos tourné, sans jamais se découvrir et Oulia avait beau parfois se retourner brusquement, elle avait toujours le temps de se cacher. Cependant, un jour, au milieu d'une foule de soldats massés près de la gare de Vitebsk, elle repéra un autre visage connu. — Aliocha, c'est toi ?



**L'ESPRIT DU LOUP**  
ALEXEÏ VARLAMOV  
Traduit du russe par Paul Lequesne et Julia Chardavoine

Écrivain russe, auteur de nombreux romans, nouvelles et études littéraires, mais aussi enseignant et chercheur à l'université en littérature russe du XXème, voici un extrait de son dernier livre *L'Esprit du loup* aux éditions Louison.



Maman aime bien quand je mets du rouge. Elle me dit que ça va bien avec mes yeux. Papa, lui, il ne regarde même pas. J'ai mis ma robe pour le soir, la rouge qu'il aime bien, et on est allé dîner. Un restaurant chic. Il y a deux portiers et une jeune fille à l'accueil. Je m'en fous parce qu'elle moins belle que moi et que ses chaussures sont affreuses. Je me suis assise avec les jambes sur le côté. Papa dit que c'est plus élégant. Maman m'a parlé des études et des garçons. J'aime bien quand elle parle des garçons. Elle a toujours un petit sourire qui dit comme elle est femme. Papa a vu que j'ai mis le collier qu'il m'a offert. C'est le premier mot gentil qu'il me dit. Et il le dit si bien. J'ai presque oublié ses cernes et ses yeux fatigués. Il bosse dur pour que je sois belle. Il est banquier et moi libertine. Il s'emmerde et je m'amuse. On se marre bien à la maison. Le temps passe mais rien ne change. Papa, maman, pareils et moi, toujours la même. Je prends toujours le même plat et personne pour m'arrêter.

Comment s'est passé ta journée, ma chérie ? Il a plu et ma copine Brune est timide. Il y a un garçon dans ma classe qui fait tout le temps le malin. Je crois qu'il veut qu'on le regarde. Alors, on le regarde, et il est content. Et ça nous plaît qu'il soit content. C'est bien ma chérie, tu te débrouilles comme un chef. Je vois que les serveurs discutent. Ils parlent de moi. L'un d'eux s'est dit pourquoi pas, au fond elle est comme les autres. Et ses copains rigolent. C'est rien, c'est pour rigoler. Mais je les hais quand même. Parce qu'ils ont des yeux pour se moquer.

## Nouvelle

Inédit

Frix Léon-Dufour  
Marilou

← Frix

© Esther Chevallier

Jeune écrivain parisien, Frix défend dans ses nouvelles les nouveaux modèles de femmes, en voici une.

Je vous emmerde. Voilà c'est dit. Ta gueule. Je voudrais être un moelleux au chocolat. Merci Papa. Je suis belle, moelleuse au chocolat. Excusez-moi, je vais me laver les mains. Le miroir. J'ai mis trop de mascara. Ça saute aux yeux. Il faut recommencer. J'efface. Je n'aime pas ma gueule sans le masque à rat. J'ai un gros nez et j'ai même un poil impossible à battre. Je sors de mon sac à main un peu de magie blanche pour m'étouffer la tête. Je me fous une claque. Marilou, tu es superbe ce soir, je t'aime, tout le monde t'aime. Ce soir tu es la reine. Je rentre dans la salle en jetant mes cheveux en arrière. J'aime bien ces pubs pour le shampoing, on dirait qu'elles n'ont que ça à faire, d'être belles. salopes, tricheuses. Mais je reste sérieuse. J'ai un public, on me regarde, et je me dois d'être merveilleuse. Pour eux, pour eux tous qui ne savent rien.

Je plonge ma cuillère dans le moelleux du chocolat. Le dur éclate et le cœur se répand. C'est comme les bandits que j'aime et qui me tapent sur la gueule. Quand ils enlèvent leurs blousons de cuir il ne reste qu'un cœur qui bafouille des conneries qu'ils ont vues dans les films. Qu'est-ce que je t'aime, putain, j'sais plus quoi faire, tu veux pas venir avec moi dans la caisse que j'te montre. Et moi, comme une conne, je les suis et je les aime ces abrutis d'hommes. Ils ne comprennent pas la femme et ne font que se servir, ces pilleurs de tombes. C'est le serveur qui me regarde qui nous apporte le café. Quand il pose le mien, il frôle mon bras et s'excuse en souriant. Je ne réponds pas

Je suis belle,  
moelleuse  
au chocolat

mais je souris poliment et il me dit : « David, je m'appelle David ». Papa ne sait pas où se mettre et Maman rit. Papa ne comprend rien, et Maman ça la fait rire. Ils sont comme ça, ma Maman et mon Papa, seuls comme des connards.

Plus tard, David m'a prise dans le cul sur le parking. C'était bien. J'ai aimé ça. Et puis il s'est barré en me disant le salut des salauds, cette espèce de main en l'air qui ne veut rien dire. J'ai remis ma culotte. J'ai remis ma veste. J'ai remis mon écharpe. Et je suis rentrée. C'était une longue marche. J'ai eu le temps de réfléchir. Une copine m'a dit un jour qu'on peut tout dire d'un homme quand il a fini de faire l'amour. Sur lui, il n'y a rien à dire. Il est comme toutes les brutes, il n'a de cœur que pour les putes. Il fait froid et c'est nul. J'attends qu'il pleuve pour pleurer. J'aime me déguiser. J'aime aussi les tulipes mais ça n'a rien à voir. Je les aime rouges, histoire de dire.

J'ai essayé de ne pas faire de bruit, mais Maman était dans le salon à boire son verre de vodka. Elle est comme ça Maman, elle aime la vodka. Elle m'a demandée si tout allait bien, et tout allait bien. Ça lui suffisait. Je suis montée dans ma chambre et les étoiles en plastiques de merde étaient allumées. Une bonne nouvelle. Je me suis brûlé les doigts en allumant ma cigarette dans le noir. Je me suis déshabillée. Je me suis regardée nue, et j'ai mis mon pyjama. Mon préféré. Une fois dans mon lit mon père m'a raconté une histoire. Il m'a aussi dit : « je t'aime ma chérie ». Et moi, connasse, je me suis endormie comme tous les soirs, en sachant que mon père est si fier que son fils soit si belle.

Inédit

# Emmanuel de Waresquiel



← Emmanuel de Waresquiel est historien et essayiste. Une vingtaine de livres publiés. Dernier paru : Fouché. Dossiers secrets (Tallandier, 2017). Prochain à paraître aux éditions de l'Iconoclaste (août 2018) : Rien ne passe Tout s'oublie. © Frédéric Fleury

## Eloge de la déconnexion

A la Belle Epoque on considérait le téléphone comme une invention luxueuse qui ne pouvait servir qu'aux bavardages des dames oisives, exclusivement dans la très haute société, et personne n'y attachait d'importance. Il n'y avait pas d'annuaire puisqu'il n'y avait pas de numéros. On demandait directement son correspondant à de mystérieuses « demoiselles » qui en général étaient sourdes et vous aiguillaient sur la mauvaise personne. Cela pouvait durer des heures. « Allo ! Donnez moi la marquise de Luppé, 29 rue Barbet de Jouy – Allo ! – Oui, Luppé, avec deux P. C'est bien ça ! Allo ! – Mais non, Mademoiselle, pas 39, j'ai dit 29 ... » On trouve une scène de ce genre dans la Recherche du petit Marcel. Dans les très grandes maisons parisiennes un domestique était spécialement préposé au soin de décrocher l'écouteur et de vous annoncer. Les récepteurs étaient d'étranges appareils généralement cloués au mur d'une pièce de passage et ressemblaient aux boîtes distributrices des papiers hygiéniques dans les W.C. En bois de palissandre précieux avec deux écouteurs pendus à des crochets de chaque côté. On parlait devant une planchette que les dames essuyaient consciencieusement « pour éviter les miasmes ». Personne n'aurait eu l'idée à l'époque d'utiliser le téléphone pour les choses sérieuses. Dans ce cas, on attelait la voiture et on faisait porter ses lettres. Quand on était pressé, on se servait du « pneu » ou du « petit bleu », celui là même qui enverra Dreyfus à l'île du Diable, mais en général on ne l'était pas.

Toute la littérature de l'entre deux guerres est pleine de sonneries de téléphone intempestives. Dès les commencements, on a l'impression que les écrivains ne les aiment pas. Il faut voir comment Colette raconte ses mésaventures téléphoniques dans je ne sais plus lequel de ses livres. Elle est en train d'écrire. Elle est arrivée, dit-elle, au « sommet » de sa phrase. « Le téléphone sonne. C'est un fournisseur qui m'appelle. Brusquement, ma phrase retombe. » Paul Léautaud aussi raconte dans son Journal qu'à son bureau du Mercure de France, il demandait toujours à ses visiteurs la permission de décrocher son téléphone lorsque celui-ci avait la mauvaise idée de sonner. Bref, les vies d'autrefois n'avaient pas la même vitesse que les nôtres. En moins d'un siècle, le téléphone nous a changé, et avec nous, nos mœurs, nos usages, notre rapport au temps, aux autres, au monde. Plus notre portée de voix s'est élargie, plus l'espace sensible dans lequel nous vivons s'est rétréci. Je ne sais pas si vous avez noté à quel point le portable a transformé nos comportements dans la rue. Avant lui, on regardait devant soi ou en l'air. On habitait un univers dilaté, peuplé de visages, de ciel et de maisons. Le portable nous a fait baisser les yeux. Nous ne voyons plus que nos écrans, et encore plus bas, le bitume. On a souvent la nostalgie de ce qui vient de disparaître.

On a surtout les nostalgies de sa génération. J'entends

encore ma mère répondre au téléphone de mon enfance, à la campagne dans les années soixante. « Allo, ici le un-tout-seul à Forcé ». Forcé, c'était mon village, au nord de la Loire et le « un » était « tout-seul », parce qu'à l'époque, il n'y avait qu'une ligne dans mon village. Les téléphones étaient en bakélite, avec leurs écrans transparents, leurs numéros, et leurs fils éternellement tirebouchonnés. J'en ai gardé un et je l'utilise toujours. Je dois être le dernier. Voilà longtemps qu'ils ont été remisés au magasin des accessoires inutiles et dérisoires. Aujourd'hui nous avons les smartphones et autres mobiles, sans parler des ordinateurs. Est-ce mieux ?

Au fond, la mélancolie des vieilles choses n'a rien à voir là dedans. La modernité, notre aptitude à l'aimer, à la rejeter ou à l'ignorer, est surtout affaire de natures et de tempéraments. Je vais vous paraître vieux jeu et vous donner l'impression de vivre dans une grotte, mais franchement, si vous tenez à votre liberté, faites comme moi, n'ayez pas de portable. D'abord on prend le risque de se faire sonner par n'importe qui n'importe quand, comme un valet, sans parler des grandes oreilles qui vous suivent à la trace. Ensuite je trouve que chaque chose doit rester à sa place et à son heure. Il y en a une pour appeler ou se faire appeler, une autre pour sortir, une autre pour discuter, ou lire, ou rigoler. Enfin le portable met du désordre dans nos vies. Avec lui, on change ses rendez vous au dernier moment, on supprime, on diffère, on remplace. Les autres ne sont plus que des pions dans un jeu de sonneries, de sms ou d'emails. Comme tous les distraits, j'aime prévoir mes rencontres longtemps à l'avance, y penser, m'en réjouir. Ce temps là n'est pas perdu. Il donne aux autres le sentiment de leur importance et à vous-même celui du respect et de l'attention. Tant pis pour les lapins.

Le temps justement. Si je n'ai pas de portable, c'est bien à cause de lui. Ce qu'il a d'immédiat vous le fait oublier. Il vous enferme dans l'instant, il fait de votre vie une succession de moments sans suite et dépourvus de sens. Il vous désunit. Avec lui, on ne s'ennuie plus, on ne rêve plus, on ne traîne plus, on ne se perd plus. Les Surréalistes l'auraient certainement détesté. On imagine Breton suivre une inconnue au hasard des rues de Paris, un portable à la main, et se mettre à l'appeler. Nadja n'aurait jamais existé.

Le portable est peut-être une thérapie, il est surtout le signe de ce que nous sommes. Fatalement on le retrouve toujours au bout de nos angoisses et de nos tristesses. Nous n'aimons plus le silence. Nous ne savons plus être seul. Certes, je me doute bien que notre besoin de consolation est impossible à rassasier, mais au moins, s'il vous plait, sans lui.

# « UN ROMAN D'AMOUR, DE CEUX QUI RESTENT DANS UNE ÉPOQUE. »

Arnaud Le Guern, *Technikart*

« Beigbeder est un formidable ironiste. »

Michel Onfray, *Le Point*

« Un des récits les plus humains, les plus touchants, les plus pertinents, les plus amusants aussi. »

Pierre Vavasseur, *Le Parisien*

« On découvre derrière cette quête un peu folle une réflexion bien plus fine et plus complexe qu'il n'y paraît. »

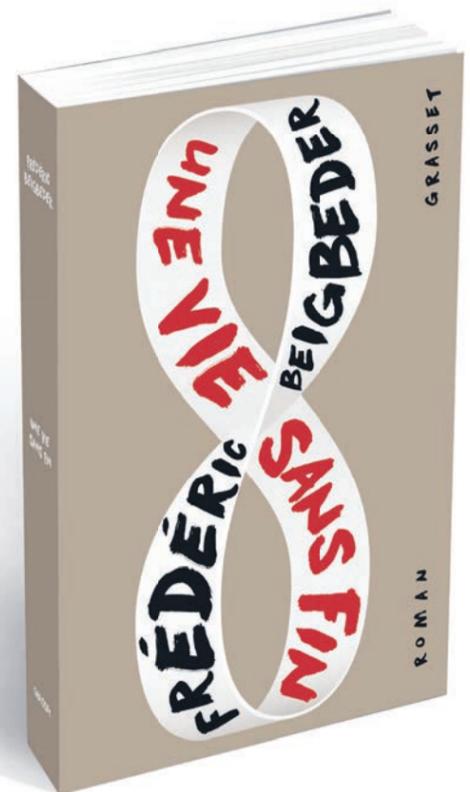
Olivia de Lamberterie et Nathalie Dupuis, *ELLE*

« Si vous êtes à la fois outré, pris de fou rire, et en sursis festif, c'est que vous êtes en train de lire un Beigbeder. »

Marin de Viry, *La Revue des Deux Mondes*

« On savoure son art de la formule, sa malice, ce ton qui est sa marque. »

Etienne de Montety, *Le Figaro Littéraire*



www.grasset.fr

Grasset

# NOSTALGIQUES, CAMARADES ?



NOTRE ALMANACH RÉTRO-FUTURISTE  
EST DISPONIBLE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES.

(ÉDITIONS MARABOUT, 256 PAGES, 19,90€)

## JE M'ABONNE À **TECHNIKART**



ABONNEMENT SUR [WWW.TECHNIKART.COM](http://WWW.TECHNIKART.COM) ET...

press reader

ePresse.fr

LeKiosk

# LA FORME DE L'EAU



**4 OSCARS®**  
DONT  
**MEILLEUR FILM**  
MEILLEUR RÉALISATEUR GUILLERMO DEL TORO  
MEILLEURE MUSIQUE ORIGINALE · MEILLEURS DÉCORS



**GOLDEN GLOBES**  
MEILLEUR RÉALISATEUR  
POUR GUILLERMO DEL TORO



LION D'OR DU MEILLEUR FILM  
MOSTRA DE VENISE 2017

PLONGEZ DANS LE LIVRE TIRÉ  
DU CHEF-D'ŒUVRE FANTASTIQUE DE  
GUILLERMO DEL TORO!



« UNE ŒUVRE D'ART CAPTIVANTE  
QUI ÉCLAIRE LA PSYCHOLOGIE DES PERSONNAGES,  
ET OFFRE UNE INTRIGUE PLUS LARGE ET PRENANTE. »

*BOOKLIST*



**Bragelonne**

# L'Appartement

Une bande dessinée écrite par Alexandra Litvina qui met en scène la famille des Mouromtsev et par le même biais raconte un siècle d'histoire Russe  
 Édité par Louison

## 1919

La Première Guerre mondiale se termine en 1918. L'Allemagne est vaincue. Mais, avant même la fin du conflit, la vie en Russie change irrémédiablement. En 1917, deux révolutions ont lieu. Celle de Février et celle d'Octobre. En février, le tsar abdique. La Russie devient une république. C'est un parlement, la Constituante, issue d'élections générales, qui doit diriger le pays. Mais le gouvernement provisoire, formé de représentants de différents partis, reporte plusieurs fois la date du vote. Le 7 novembre (25 octobre ancien style), le parti bolchévique, dirigé par Vladimir Lénine, prend le pouvoir.

Les bolchéviques proclament la Russie république des soviets, organes de direction élus parmi les ouvriers et les paysans. Mais un tel pouvoir n'est pas du goût de tout le monde. La guerre civile commence alors entre les partisans des bolchéviques (les rouges) et leurs opposants (les blancs). Il y avait aussi ceux qui profitent du chaos et de la désorganisation pour piller et tuer impunément.

Slogan de propagande que l'on colle sur les tramways

Note relative au décret sur l'interdiction en république de Russie du calendrier ouest-européen.

Lev Trotski

Bolchévique, il est l'un de ceux qui ont organisé la révolution d'Octobre. En 1918, il a pris la tête de l'Armée rouge.

Camarade Nikitina (Lidia)

Une veste en cuir  
Des jupons

Le prolétariat prendra en main ses propres affaires.

Nous allons vaincre le froid, la famine et l'obscurité. Il n'y aura plus d'opprimés ni d'illettrés. Et ensuite les travailleurs du monde entier se soulèveront pour combattre à nos côtés.

Camarade Nikitina, qui va gérer les banques et les usines?

Petia Strouganov, étudiant à l'école Strouganov

En 1918, un nouveau calendrier a été adopté: immédiatement après le 31 janvier de cette année est arrivé... le 14 février!

La ration de Nikiforova

Nikiforova

Trichka

Siema Nikolaevna

Marcassida

Le pain et le hareng que les Mouromtsev reçoivent grâce à leurs cartes de rationnement et à la cantine avec leurs bords font une bien maigre soupe. Les cartes sont divisées en catégories : ceux qui reçoivent le plus sont les ouvriers et il ne reste parfois rien du tout pour ceux qui ne travaillent pas pour le bien de la société soviétique.

Alors on coupe la partie pourrie.

Elles sont presque toutes pourries!

Essais de choisir le meilleur des pommes de terre.

Du grossier pain noir

Des pommes de terre germées

Une ration de harengs

À cause du froid les canalisations d'eau ont éclaté dans l'appartement. Il faut donc transporter de lourds bidons et seaux d'eau depuis chez les voisins du dessous.

Une photographie d'Irina et Sergueï qu'ils ont envoyée de Boston, où Sergueï s'est engagé dans les rangs de l'Armée blanche.

D'un bâtiment à l'autre - Un filin tendu Sur le filin la banderole : «Vive la Constituante!» La vieille peint et platé : rien à comprendre, c'est quoi «Constituante» à quoi ça sert? Tant de chiffes qu'aurait pu faire Nos gars n'ont rien à mettre, rien aux pieds! La vieille comme une poule Crépée la congère et s'écroule. - Sainte Marie, Mère de Dieu - Tous ces bolchos nous mènent à la tombe!

Le typhus est une maladie contagieuse très dangereuse contre laquelle il n'existe pas encore de traitement efficace.

C'est un poêle en métal nommé bougoussé - on dit que c'est parce que marquant les bougoussés n'ont plus de bois à mettre dans le poêle à bois couvant. Ils chauffent la pièce avec et cuisinent dessus. Il n'a pas besoin de beaucoup de bois mais réchauffe peu. Quand il n'y a pas de bois on le fait marcher avec des vieux livres et revues, des meubles ou des planches de palissade.

Je suis le poète préféré d'Elena Nikolaevna. En mai 1918, elle a emprunté à une amie mon nouveau poème Douze pour le lire et elle l'a recopié dans un carnet.

15

# Constanze Stypula



← Constanze Stypula  
«Country Manager France»  
de Audible, passionnée de  
littérature et dont le métier  
est de lui donner une voix.

## A lire avec les oreilles !

### Une belle idée qu'Audible, pouvez-vous nous en raconter la genèse ?

Audible est un distributeur et producteur de produits audio parlés tels que les livres audio, les séries omnisonores, les cours de langue, les documents sonores, les discours, la comédie, les podcasts natifs etc. Nous sommes spécialisés sur l'usage mobile, notre service est disponible à travers une appli optimisée pour l'écoute. Notre catalogue comprends plus 250,000 titres.

### Le livre lu serait l'avenir du livre ?

Le livre audio ne substitue pas la lecture, il la complète. C'est un choix d'expérience à vivre : Est-ce que je veux lire un livre ou est-ce que je veux écouter une narration ? Le contenu brut peut être le même, pourtant l'expérience est fondamentalement distincte. D'après une récente étude (Opinea 2018) ceux qui préfèrent écouter des narrations indiquent que l'intensité émotionnelle transmise par la voix est la raison principale (58%). Bref, le livre audio n'est pas l'avenir du livre, il est une nouvelle catégorie et expérience culturelle.

### L'accès à la lecture pour les non voyants est-il une priorité pour vous ?

Une priorité très naturelle, oui, parmi tant d'autres. Notre ambition est de leur donner accès à la littérature de partout et à tous moments.

### Pensez-vous pouvoir toucher plus d'enfants en leur faisant écouter les livres ?

67% des Français pensent que livre audio est un moyen de développer l'imagination de l'enfant et de le familiariser avec le patrimoine culturel (étude Opinionway 2017) comme la lecture ou bien les histoires de soir lues par maman ou papa.

### Le format me paraît particulièrement adapté au métro, avez-vous aussi pensé Audible comme étant destiné à des gens qui ont de moins en moins le temps de lire ?

Le livre audio permet de profiter de contenus littéraires quand l'esprit est libre tandis que les yeux et les mains peuvent être occupés. Nos auditeurs peuvent accéder à des contenus facilement dans leur quotidien. Ils écoutent dans les transports, en voiture, en faisant le ménage, en s'entraînant etc.

### Très bien implantés en France, comment se passe la conquête des marchés étrangers ?

Actuellement, Audible a des services locaux dans huit pays (US, UK, AU, CA, DE, JP, IT et FR) et touche des clients partout dans le monde.

### Verra-t-on apparaître une nouvelle presse lue d'après vous ?

C'est aux créateurs de choisir le format adapté au contenu qu'ils souhaitent partager. Certes,

l'essor de l'audio ouvre de nouvelles pistes.

### Les écrivains ont-ils le désir de participer à la version audio de leur livre ?

Il y a quelques auteurs qui excellent dans l'exercice de lecture. Par exemple, les lectures de Pierre Lemaitre ou bien de Didier van Cauwelaert sont extraordinaires ! Un texte lu par son auteur crée une expérience très belle, très authentique. Par contre, la narration est un art et une profession à part. Donc, dans la plupart des cas, le choix va tomber sur un acteur professionnel qui prête sa voix au texte et qui le fait vivre.

### Et enfin pensez-vous travailler un jour avec des acteurs ou chanteurs connus pour vos lectures ?

Oui, nous sommes déjà en discussion avec des célébrités et nous sommes très optimistes sur le fait que davantage de grands acteurs acceptent de se lancer dans cet exercice. C'est le cas du modèle américain : notre catalogue comprend déjà des narrations de Kate Winslet, Anne Hathaway, Colin Firth and Dustin Hoffman et nous sommes plus que prêts à l'enrichir avec les grandes voix françaises.

Propos recueillis par Louis Bretagne.

TECHNIKART

audible  
une société amazon



Vibrez  
au son  
des livres

VOTRE PREMIER  
LIVRE AUDIO GRATUIT\*

Téléchargez l'appli Audible



ÉCOUTEZ  
TECHNIKART  
AVEC L'APPLI  
AUDIBLE

\*Gratuit le premier mois, avec l'abonnement 1 livre audio/mois à 9,95 €, résiliable à tout moment.



# ZADIG & VOLTAIRE

**ART** IS A COMMON PASSION.